

# Qu'un sang impur...

PAR JACQUES JULLIARD

*Et si ce philosophe pressé était parvenu dans son essai « la Pureté dangereuse » à identifier les vrais périls qui menacent nos démocraties endormies ! Cet intellectuel-militant sait être un éveilleur quand le moment est venu de résister à toutes les offensives intégristes*

**P**ardon de commencer par moi. Mais avant de parler du livre de Bernard-Henri Lévy, je crois honnête de dire où j'en suis avec lui. Nous nous sommes beaucoup détestés. Chacun de nous représentait pour l'autre ce qu'il supportait le plus mal. Moi pour lui, un mélange socialo-péguyste, mâtiné d'Emmanuel Mounier et d'attachement à la France profonde ; quelque chose en somme d'anarcho-traditionaliste ; lui pour moi, une sorte de désinvolture cosmopolite ou, peut-être pis, éclectique ; une légèreté mondaine qui aurait refusé à chacun d'accéder aux pures contrées de l'universel avec, sur ses souliers, la boue du terroir natal. Quand parut en 1981 « l'Idéologie française », j'éclatai. Faire d'une fugitive rencontre entre Sorel et Maurras le terreau où se serait enracinée une prétendue idéologie française primordiale, essentiellement fasciste, me parut indéfendable, et de plus, irresponsable. J'écrivis alors un article si violent que Jean Daniel hésita un instant à le publier. Lui-même me répondit sur le même ton. Il s'ensuivit douze années de brouille et de silence. Je n'ai pas changé d'avis sur ce point, et, malheureusement, lui non plus.

Survint la Bosnie. J'avais déjà éprouvé, devant l'engagement courageux et quasi solitaire d'Alain Finkielkraut en faveur de la Croatie martyre, combien l'événement, quand il le visite, peut révéler un homme. Le courage à la fois physique et intellectuel dont Bernard-Henri Lévy fit preuve à propos de Sarajevo, les ruptures douloureuses qu'il ne craignit pas d'opérer, à cette occasion, firent mon admiration. Il m'arriva de le dire, et même de l'écrire. J'étais revenu de Sarajevo bien décidé de mon côté à sacrifier, s'il le fallait, amitiés et inimitiés à une cause où se jouait, où se joue notre avenir d'Européens. Quand parut mon « Fascisme qui vient », il constata dans « le Point » notre identité d'analyses et d'inspiration en des termes qui allaient bien au-delà des politesses que l'on se fait entre auteurs. J'en fus touché, douze années de brouille créent des liens entre deux hommes. Il en sortit de l'estime, de la sympathie, et, je crois, un début d'amitié.

Depuis, et c'est le plus important, nous avons milité ensemble. Il est vrai qu'au départ nous

étions bien peu nombreux, même si nous eûmes la joie de voir surgir spontanément, à tous les coins de l'Hexagone, des comités pour la Bosnie qui démentent les banalités à la mode sur la dépolitisation des Français. Dans cette affaire bosniaque, l'opinion publique a mieux réagi que les élites, voilà le fait fondamental. Quant à tous ceux qui estimaient avoir assez fait pour la cause bosniaque en dénonçant les raisons, à leur avis impures et narcissiques, qu'avaient Bernard-Henri Lévy et consorts de s'engager en sa faveur, ils n'ont jamais suscité de ma part que haussements d'épaules. Comme si, quand il s'agit de politique, juger les gens sur leurs intentions – le désir de gloire – avait quelque sens ! En réalité, il s'agit d'une véritable régression psychologique, qui est en train d'envahir la vie publique tout entière, à la faveur de la disparition du marxisme.

Et maintenant, le livre. Personne, même parmi ses critiques les plus hargneux, ne pourra contester à Bernard-Henri Lévy le talent d'écrivain. Ce style haletant, syncopé, jaculatoire, ces phrases courtes et enfiévrées sont reconnaissables entre mille. C'est un signe incontestable. Dans « Bosnia » déjà, son film du printemps, le lyrisme du commentaire apportait à l'image un éclatant surcroît d'efficacité. Le livre renoue avec la même veine, celle de la fière littérature de combat. Bernard-Henri Lévy est *l'homme pressé*, qui nous com-

munique son impatience, ou plutôt le sentiment qu'il a de l'urgence et du péril, tandis que le monde démocratique est en train de s'endormir dans le sentiment de la sécurité retrouvée. Au fond, sa victoire sur le communisme, acquise comme en dormant, a neutralisé ses défenses immunitaires. Après qu'on eut gémi, pendant des années, sur la faiblesse congénitale de la démocratie face à ses ennemis, voilà que tout à coup on la déclare invincible. Absurde dans les deux cas.

Après avoir victorieusement résisté, tout au long du siècle, à l'offensive totalitaire, sous les doubles espèces du nazisme et du communisme, elle est en train, cette démocratie, de subir passivement les assauts de l'intégrisme qui la minent de l'extérieur et de l'intérieur. Voilà résumée, sommairement et sans nuances, la thèse du livre. Cette thèse comporte des faiblesses et une vérité essentielle.

La faiblesse, c'est que ni l'intégrisme ni le désir de pureté qui le sous-tend ne sont à proprement parler des concepts politiques. On ne saurait donc les mettre sur le même plan que le totalitarisme, voire le fascisme. S'il y a bel et bien aujourd'hui à l'œuvre, à travers le monde, comme le dit Lévy, une pulsion purificatrice qui se traduit par la volonté de séparer, ici les Serbes des non-Serbes, là les musulmans des infidèles, ailleurs encore les catholiques des protestants, etc., il s'en faut de beaucoup en revanche que les régimes politiques qui en

## Quand le peuple devient idole

Il en va du populisme comme du cholestérol : il y a le bon et il y a le mauvais. Le bon, c'est celui des narodniks russes, quand dans le troisième tiers du XIX<sup>e</sup> siècle ils « allèrent au peuple », avec tout leur enthousiasme et toute leur naïveté, pour combler le fossé qui existait entre les classes dans la société russe. Avec un instinct très sûr des obstacles possibles à la dictature socialiste, Lénine fonça sur lui. Le bon populisme, c'est encore celui de Walesa, de Jean-Paul II et de Soljenitsyne, quand ils firent de l'appel

au peuple le levier qui renversa l'idole totalitaire. Le mauvais populisme, celui qu'à juste titre dénonce Bernard-Henri Lévy, c'est celui dans lequel le peuple devient à son tour une idole, et bientôt un levier contre la démocratie elle-même. Il vit obsédé de pureté ; il conduit aux échafauds et aux bûchers. Il faut le combattre sans faiblesse. A condition, selon moi, d'ajouter ceci : le populisme n'est pas une maladie génétique de la démocratie ; il est le prix qu'elle paie pour l'égoïsme de ses classes dirigeantes, quand grisées par le succès, et devenues complètement endogènes, elles se transforment en aristocraties fermées et obtuses. Le populisme est le châtiement de l'élitisme.